

L'ENVOL

Durant cette longue nuit privée d'étoiles, il sut qu'il ne trouverait pas le sommeil. Chaque bruit de craquement des poutres de l'immense bâtisse fut distinctement perçu jusqu'à ce que l'aube imposât sa douce présence. On frappait à la porte. Le jour s'était réveillé sur la ville et ses faubourgs interminables, mais engourdie par des lambeaux de brume, la nuit s'attardait encore auprès du grand fleuve. Les dés étaient jetés : il devait quitter sans retard le palais. Dans cette entreprise à haut risque, il ne pouvait compter que sur lui-même. En cas d'échec, il savait que nulle main, que ce soit celle de sa mère ou de son grand-père maternel, ne pourrait se tendre vers lui et le secourir. Il s'habilla avec la raideur du soldat prêt au combat puis absorba un peu de nourriture. D'un pas pressé, il descendit les marches du palais et alla à la rencontre de son garde qui l'attendait tenant sa monture par la bride. Il enfourcha l'animal et partit au galop. C'étaient les premiers jours du printemps. Une semaine auparavant, il avait fêté en grande sobriété l'âge de ses dix-neuf ans.

Son garde, comme à l'accoutumée, montra des difficultés à pouvoir suivre le rythme effréné. Ces promenades forcées avaient pour lui, chaque matin, l'allure de périlleuses aventures. Il ne pouvait comprendre que le jeune prince veuille, par

de longues cavalcades, exalter la morne plaine de son existence. Ce matin-là, ce dernier ne lui laissa aucun répit. Son cheval avala chemins et obstacles avec la fougue du vent un jour de tempête. Il poussa un juron. Il craignait par-dessus tout qu'on ne le rendît responsable d'un quelconque accident. Il accusa rapidement un retard qu'il savait ne pas pouvoir combler. Afin de se tranquilliser, il se disait néanmoins qu'il connaissait chaque portion du parcours et que, tôt ou tard, il finirait par rejoindre son jeune protégé. Ce jour-là, il eut tort.



Une forêt se profilait à l'horizon. Délaissant le chemin qu'habituellement il empruntait, le jeune prince bifurqua vers un sentier sur la gauche. Il poursuivit sa course dans le sous-bois et guida son cheval jusqu'à un pavillon de chasse. À cette heure du jour, faible était la probabilité qu'il fasse la moindre rencontre. La forêt s'ouvrit sur une clairière où son ami Proculus l'attendait non loin d'une élégante bâtisse. Le jeune prince descendit de cheval et délivra une grande tape sur la croupe de l'animal essoufflé qui, affranchi de son cavalier, s'élança au galop par le chemin qu'il venait de suivre. On viendrait de prime abord à suspecter une chute accidentelle. Il avait foi en un stratagème qui devait lui permettre de rallier sans encombre le terme de sa première étape.



L'amitié est un don aussi rare que précieux.

Dans une main qui se tend, il n'y a que le mendiant qui aperçoit toute l'étendue de sa solitude. Et si la vie est une richesse, alors l'amitié nous la découvre. C'est en ayant cette pensée au cœur qu'il offrit un sourire à son ami et le prit dans ses bras. Son accolade se fit insistante comme le souvenir de leur ren-

contre, en ce jour de janvier, dans le parc du palais où il osa se confier à lui :

« Mes jours en ce monde, Anton, sont désormais comptés.

– Comment pouvez-vous dire pareille chose alors que vous n’avez pas encore atteint l’âge de vos vingt ans ? s’était alarmé son ami avec les marques d’une profonde surprise.

– N’ayant aucune confiance dans les médecins du palais, je suis allé prendre l’avis de deux praticiens extérieurs. Ils sont tous deux formels : le mal dont je souffre est irrémédiable ; seul un climat salubre pourrait le retarder, mais comme tu le sais fort bien, jamais le grand chancelier ne permettra que je quitte le royaume.

– Quelle est donc cette maladie qui jette à terre un jeune homme dans la fleur de l’âge ? avait demandé son ami avec une inquiétude dans la voix.

– La toux rauque qui par moments secoue mon corps est l’un des premiers symptômes, avait-il avoué sans la nommer ; cette terrible maladie, dont la seule évocation du nom faisait frissonner jusqu’à la mort ceux qui en étaient atteints. »

Il avait gardé pour lui, toutefois, les circonstances exactes par lesquelles il avait mis en doute le diagnostic des médecins attitrés du palais. Il avait poursuivi :

« J’ai pris la résolution de quitter ce palais et fuir en direction du sud. Veux-tu, mon ami, m’aider dans cette entreprise ?

– Vous le savez mon prince, mon aide vous sera toujours acquise.

– Alors, qu’il en soit ainsi ! Garde-toi, jusqu’au printemps prochain, d’accepter une quelconque mission à l’étranger. Pour ma part, je vais dans le plus grand des secrets hâter les préparatifs de mon prochain départ. Le destin m’attend et je me dois de ne pas le faire attendre. »



Le cours de ses pensées revint dans le présent. Le cheval que Proculius avait, de discrète façon, amené en ce lieu manifesta sa présence par un hennissement. L'animal était chargé de sacoches contenant le nécessaire que tout voyageur se doit d'emporter lorsqu'il sait que son voyage ne connaît pas le jour du retour. Il troqua ses vêtements pour ceux d'une condition roturière. Avant de se mettre en selle, il eut ces derniers mots :

« L'heure est venue de se quitter. Il sera grand mon destin s'il vient à me donner des amis qui te ressemblent. Je garderai toujours vivant le souvenir de nos rencontres. Quel dernier conseil pourrais-tu me donner ?

– Je ne saurai trop vous conseiller la plus grande prudence. Soyez persuadé que, par votre rang et le passé de votre père, vous existez au-delà de vous-même. Restez toujours sur vos gardes, car le monde est une parabole qui, en vérité, ne se laisse apprivoiser que par la seule intelligence. L'expérience nous apprend qu'à l'intérieur de tous les possibles, le destin est, redoutable et affirmé, toujours là où on ne l'attend pas. Alors, que Dieu vous bénisse et vous accompagne dans ce périlleux voyage ! »

Ce fut avec quelques larmes dans la voix que son ami lui distilla un précieux conseil qui aurait pour lui valeur de parole prophétique.

Ce jour-là, il entreprit le plus beau des voyages. Il connaissait la route qui le mènerait vers l'est à l'ombre usurpée des sous-bois. Plus loin, la forêt se diluerait en abondants vignobles avant que des générations de roseaux, courbés par le vent, ne viennent marcher à la surface des eaux. Puis, il aurait à contourner un lac paresseux avant d'aborder des steppes nourries de sauge et au pelage parsemé de plaques de sel. Au terme de sa première étape, du moins l'espérait-il, le soir accrocherait l'épaisse muraille d'un monastère. Il était dans son intention de rester plusieurs jours en ce lieu retiré du monde.

Avec le temps, il espérait voir retomber l'ardeur des recherches. Puis un jour, il quitterait le havre séculaire pour partir sur des chemins inconnus. Il importait peu que la voix du destin porte haut, pourvu que son message puisse être lu et entendu. On dit que celui qui entreprend une longue quête doit approfondir le langage des signes. Il aurait à suivre des soleils éveillés dès l'aube, à défier des crépuscules remplis de doutes métaphysiques, à franchir des rencontres que côtoient de bouleversantes métamorphoses, à interpréter un parfum de subtile liberté et à craindre en toutes ses extrémités l'intolérable danger. Par-dessus tout, il lui faudrait comprendre le souffle du divin lancé à la recherche de son Nom, le nouveau.



Toutefois, deux incidents émaillèrent sa route en direction du monastère. Il avait laissé derrière lui des vignobles tournés vers le soleil levant. Le craquètement d'une colonie de cigognes se fit bientôt entendre et vint marteler le calme d'une petite ville, nonchalamment allongée au pied d'un lac enfermé dans sa ceinture de roseaux. Des ruines d'un château qui semblait en surveiller l'entrée – une pancarte les désignait du nom de Tabor – sortit un homme hirsute dont les habits en haillons frisaient l'indécence. L'homme qui, dans sa démarche, semblait par l'évidence souffrir d'un dérangement de l'esprit se mit à le poursuivre en criant et vociférant. Il n'était qu'un simple voyageur expérimentant l'anonymat et il ne pouvait donc permettre de se laisser approcher par les signes d'une ostentatoire folie. Le jeune homme fit accélérer le pas de son cheval, mais l'homme, dont la course ignorait manifestement ce qu'était la ligne droite, en fit de même. Il finit cependant par le semer et le perdre de vue. Au petit trot et par la rue principale, il entra dans la petite ville. Il arrêta son cheval non loin d'une minuscule

église gothique et fit l'achat, dans un commerce d'alimentation, d'un peu de nourriture. Avant qu'il ne sorte, des cris indisciplinés se firent entendre dans la rue. C'était l'homme fou et sa dérangeante présence. Lorsque le rire n'est pas une joie, il n'est que démence. Le commerçant, qui ne parut pas outre mesure s'émouvoir, l'informa que l'homme était un ancien professeur de lettres qui avait complètement perdu l'esprit suite à l'incendie de sa maison d'habitation. Impuisant, il avait assisté à la mort horrible de sa femme et celle de ses trois jeunes enfants.

Qui aurait pu sortir indemne d'un épisode aussi dramatique ? se demanda-t-il.

Lorsqu'il sortit, l'homme fou, juché sur le piédestal d'une statue, tourna son regard hurlant vers lui et, sans entraves, se mit à débiter un discours décuplé par son imaginative folie.

« Qui saura m'entendre ? Qui voudra m'écouter ? Je revendique l'œuvre en pleurs de vos yeux. Le mal écartèle et tue ceux qui cheminent sous son soleil noir. Vous pouvez prier, fuir et vous agenouiller ; la mort viendra et vous ramassera comme les pierres qu'on jette au fond des puits et dans le lit des rivières. Qu'ils s'acharnent sur moi et non sur les paroles de l'amour en croix ! La soif du méchant est celle de la haine guerrière. Je suis la main tendue qui donne et ne reçoit que l'injure et le crachat. Le soleil est au centre et je suis sur le bord. J'ignore le Seigneur qui doit régner seul. L'aube surprend toujours le rêve d'un soleil qui se lève ; ainsi en sera-t-il de sa vie à l'heure tragique du déchirement du Voile. Rien au-dessus de ma tête sinon la froide épaisseur de la terre du tombeau. Dans ma nuit noire, nulle lampe allumée et marchant à tâtons. Où êtes-vous, mes enfants, vous les disciples de ma mémoire ? Que froide est la mort quand elle n'abrite pas un Dieu affalé et triomphant ! Délivrez-moi, je vous en supplie, de la mort qui tue durablement ! Ô mon Dieu, mon Dieu,

comme la haine est farouche à l'infamant supplice du crâne ! »

L'homme, dans un dernier cri, se jeta de nouveau dans une course échevelée. Ses paroles étaient celles d'une folie grossièrement équarrie par la raison. Elles lui firent froid dans le dos. L'homme était déjà mort à ce monde et il le proclamait à tue-tête. Il se hâta de quitter la ville afin de se soustraire au son révolté de sa voix.

Bien plus tard, alors qu'il venait d'aborder les rives orientales du grand lac, ses sens aux aguets perçurent le galop synonyme d'un proche danger. Il n'y avait nul endroit et nul refuge où se cacher. Ne disposant pas d'autre choix, il aventura son cheval vers la ceinture de roseaux dont la taille avoisinait une hauteur de trois mètres. Il força l'animal à s'enfoncer dans cette forêt aquatique et improvisée puis le fit s'immobiliser. Au même moment, une troupe de cavaliers armés émergea de l'horizon et, rapidement, disparut dans un nuage de poussière ocre. Il poursuivit son chemin. Les heures passèrent puis le jour commença à décliner ; il fut alors temps pour le soir de laisser venir les heures noires de la nuit.



Au sommet d'une colline, la sombre silhouette du monastère soudainement se figea. Il en fit le tour et confia son cheval à l'abri d'un enclos. Le portail principal semblait un infranchissable rempart à la vaste rumeur du monde. Il avança la main et se manifesta auprès du puissant heurtoir. Le bruit rare d'une targe, suivi du grincement pivotant et massif de la porte, annonça la voix hors du temps d'un moine.

« Voyageur, que venez-vous chercher en ce lieu ?

– Je suis à la recherche de la paix du cœur et de l'esprit en notre Seigneur. »

Par ces quelques mots, il était l'heureux possesseur du secret sésame sans lequel les portes du monastère resteraient fermées. Pendant un instant, le moine le dévisagea avant de le faire entrer. Le corps fin et svelte du jeune homme défiait le religieux du haut de sa taille mesurée de un mètre et quatre-vingt-sept centimètres. Des cheveux blonds tombant sur ses épaules en multiples cascades profanaient un pâle visage éclairé par des yeux bleus délavés de tristesse et bravaient un nez aquilin que surmontait le front bombé des enfants têtus. Ses lèvres minces et fines avaient la voix cristalline d'une source d'eau. De longues jambes musclées trahissaient toutefois le cavalier rompu à la rudesse des exercices militaires. Il avait dix-neuf ans et son corps subissait les premiers assauts d'une maladie qui, bientôt, et à la fleur de l'âge, l'emporterait loin de ce monde.

Guidée par le bras du moine, une lampe alla à la rencontre d'une prière sculptée à l'un des murs de l'entrée. Deux devises, depuis des siècles, dictaient la vie recluse des moines de l'ordre. Si la première proposait que « *Le silence est prière à Dieu* », la seconde prônait la charité : « *L'ignorance est une contrainte et le savoir une exigence. Chacun est maître en sa demeure, mais celui qui sait doit faire savoir et celui qui est vêtu doit être miséricordieux pour son prochain, car la richesse ne se justifie que par le sens du devoir qu'on doit accorder à la pauvreté.* » Pour le fondateur de l'ordre, on ne pouvait saisir le souffle de la seconde citation que dans l'écoute attentive de la première. Il fallait faire silence en lui. Or, de notoriété publique, il était connu pour son intarissable faconde. S'imaginant que le silence et la prière n'étaient autre chose que l'art suprême de louer Dieu, il voulut par le recueillement s'affranchir du poids cumulé des heures et des jours. À un monde ancien, il voulait mourir ; à un monde nouveau, il voulait renaître. Chaque jour qu'en ce lieu Dieu faisait, les moines louaient les vertus de la prière, éprouvaient les travaux les plus ardues,

s'acharnaient sur des terres qu'on pourrait croire aveugles et stériles, célébraient l'eau d'un puits par des cultures nourricières et s'affranchissaient sans cesse de l'oisif repos. Leur infatigable patience et leur amour de la foi épuisaient les siècles. À tous ces travaux, le jeune homme se donnait, humble et convaincu que le silence était une science et l'envoûtante prière, les volutes d'encens d'une invisible présence. Il ne pouvait oublier les termes de ses récentes et publiques interrogations : *Le second objet de mes réflexions méditatives, c'est la religion... Croyez-vous dans le Seigneur ?*



Dans le silence de l'âme ainsi créé, il se souvint de ce jour de l'hiver passé. C'était un soir vaguement pluvieux de novembre. Son choix s'était fixé sur une pièce de théâtre qui venait enrichir les différentes manifestations qu'il décida d'honorer de sa présence. Il aimait peu cet exercice car il considérait l'écriture théâtrale comme la somme alourdie de nombre de mensonges ou de flagrantes inexactitudes. Il en voulait pour illustration, ce soir-là, le sombre destin d'un héros antique qui ploya jusqu'à se rompre sous la férule de dieux jaloux juchés sur quelque mont Olympe. L'usage ainsi fait de la condition humaine ne pouvait aucunement le satisfaire. À la sortie du théâtre, le récit de sa vie prit une tournure pour le moins inattendue. Comme il n'aimait guère les chants mouillés et efficaces de la pluie, il fit mander une calèche afin qu'on l'amènât jusqu'aux portes du palais. Alors qu'il discutait avec un comte de sa connaissance de la détestable morale de la pièce de théâtre, la calèche attendue arriva enfin et s'arrêta au pied de l'édifice. Il cessa là sa conversation et prestement, sous la surveillance du garde qui en toutes circonstances le suivait, s'engouffra à l'intérieur de la calèche en criant : « au palais ! ». Quel ne fut son étonnement

lorsqu'il vint à constater la présence d'une vieille femme assise auprès de lui ! Avant qu'il n'ait eu le temps matériel de se manifester, la vieille dame eut des paroles qui retinrent immédiatement son attention.

« Bonsoir, mon prince ! Saurez-vous écouter les paroles d'une vieille femme qui vous dit qu'en vous soupire l'amour brûlant d'un fils pour son père ?

– Que sais-tu de mon père et des heures de mon cœur, vieille femme ?

– Je connais l'exil du cœur, car celui que j'ai autrefois aimé, très tôt, il me fut ravi. Ce que le temps peut oublier, le cœur toujours le rappelle. »

Elle prononça ces mots, un soir d'automne, comme un long et douloureux sanglot. Le ton attristé de sa voix franchit les parois de son cœur. Il se sentit saisi, au plus profond de lui, par la plus incompréhensible des émotions. Et lorsqu'elle s'empara de ses mains pour y déposer un ardent baiser, il n'eut pas la froideur de lui opposer un refus. Avait-il vraiment le droit de se défier du cœur d'une vieille dame ? Assurément, non. Dans la lumière aussitôt disparue d'un réverbère, il croisa de manière fugace l'éclat vieilli de ses yeux. La vieille dame reprit :

« Allez à la rencontre de votre père. Partez le rejoindre, je vous en supplie, car à l'horloge du temps, vos jours vous sont déjà comptés.

– L'art divinatoire m'est étranger, vieille femme. Tu n'es qu'une diseuse de bonne aventure. Comment pourrais-je croire à de telles fariboles ?

– Lorsque deux années se seront écoulées, au trépas il faudra vous préparer. Le terme est fixé et vous ne pouvez y échapper. Votre corps souffre déjà du mal qui vous emportera. La toux est l'un de ses plus terribles symptômes. »

Le jeune prince frémit, car depuis quelques semaines, il était parfois secoué par de violents spasmes de toux que, dans

l'ignorance des doctes médecins du palais, il croyait causés par un refroidissement. Les paroles de la vieille dame le frappèrent par leur implacable certitude. La suite des événements, malheureusement, viendrait confirmer ses prédictions.

« Selon toi, que devrais-je faire ? demanda-t-il d'un ton enfin conciliant.

– À l'heure où les terres tiédiront, il vous faudra entreprendre un long et périlleux voyage. Il vous faudra aller à la rencontre de votre père, de son nom et du nom qui vous a été accordé au jour de votre naissance.

– De quel nom exactement me parles-tu ?

– Je vous parle du nom dont vous avez été dépouillé et que, par héritage, vous avez reçu de votre père.

– Pour quelles obscures raisons devrais-je faire cela ?

– Pour aussi étrange que cela soit, le salut de votre père est en vous. Croyez-le ! Son âme a fait naufrage dans une mer drapée des plus sombres ténèbres. C'est par l'unique lumière de votre Nom, le nouveau, que vous parviendrez à la hisser jusqu'à son port d'attache. Je vous prie de me croire, c'est par votre Nom secret et lui seul que viendra le salut.

– Comment cela sera-t-il possible d'aller à la rencontre de ce Nom secret et par quels chemins y parviendrai-je ?

– S'il est en votre vouloir qu'en vous vive un arbre, vivez intensément le silence intérieur de votre faim et de votre soif, car ce n'est que dans les renoncements aux valeurs d'apparence que ses formes il prendra, et qu'un jour enfin, un arbre il deviendra. C'est dans l'arbre que vous trouverez votre Nom, le nouveau.

– Tes propos sont fort obscurs. De quelle espèce d'arbre s'agit-il ?

– Ce que vos yeux ne peuvent voir, ceux de votre âme le verront. Croyez en ce que vous êtes et en celui qui vient après vous. On saura vous guider.

– Quel ultime conseil pourrais-tu me donner, toi qui un jour partageas aussi ma jeunesse ? » demanda le jeune prince en lui serrant les mains.

Cette femme lui vouait, à l'évidence, la plus sincère des affections. Qui pouvait-elle bien être ? Il n'était pas dans sa nature profonde d'éconduire les doux emportements d'un cœur à l'abandon. Cette vieille dame brûlait d'amour et il eut pour elle un élan de compassion.

« Je ne suis que la messagère du cœur de mes vieux jours, répondit la vieille femme dans l'éclat d'un sanglot. Gardez toujours votre lampe allumée, de jour comme de nuit. Les signes qui, sur la route, vous précèdent, vous aurez à cœur de les cueillir comme les fleurs aimées de votre existence. L'amour vous aime et, pour l'écrire, quatre lettres ont été gravées dans le plus merveilleux des parfums.

– À quelle impossible quête me destine-t-on et dans quel labyrinthe veut-on m'enfermer ?

– Elle sera riche, elle sera féconde, mais de vous, pour y parvenir, elle exigera ce que vous avez de meilleur. Votre vie est semblable à une vigne et c'est au temps espéré des vendanges que le vigneron jugera de la qualité de son fruit. Ayez confiance et croyez en ce que vous êtes.

– Jamais il ne m'a été donné d'entendre des paroles aussi énigmatiques. Et pourtant, je les ai entendues... Quel est donc ce lien mystérieux qui semble unir ta vie à la mienne ? »

Pour la première fois, la vieille dame marqua un temps d'hésitation. Puis, dans un souffle, elle déclara :

« Dans l'instant, je ne suis qu'un rêve qui cherche à se frayer le chemin du cœur. Plus grande est ma tristesse et plus grand sera le don.

– Alors, quel est ton nom et quand pourrai-je te revoir ? »

À ces mots, la calèche s'arrêta et pour unique réponse, la vieille dame eut un dernier geste ; sur ses mains, elle déposa

un long et dernier baiser couvert de chaudes larmes. Puis, la porte de la calèche s'ouvrit et dans la nuit noire, de nouveau elle se fondit. De la ténèbre extravagante, elle était venue ; à la ténèbre inexplicable, elle s'en retourna. Longtemps, il la fit chercher, mais jamais il ne la revit. C'était à croire que les attributs de la vieillesse pour toujours, et hors du temps, la détachèrent de ses yeux.

L'étrange rencontre défiait par toute logique la raison. À moins que les chaudes larmes d'un dernier baiser ne fussent les prémices de quelque grand et indispensable projet. Il se rappelait avoir lu que toute révélation, quelle qu'en soit la nature, prend souvent les voies par lesquelles l'entendement humain est en mesure de l'appréhender. En l'espèce, ce furent peut-être celles de la bouche d'une vieille femme.

La nuit qui suivit cette énigmatique rencontre déboucha sur un rêve plus étrange encore. Une voix se hissa jusqu'aux limites ténues du sommeil et dit :

« Dans le dialogue murmuré, ce que je suis n'est que fragile apparence. La seule solennité que j'aurai sera toujours celle que toi, âme d'un rêve, auras su me donner. D'idéalisation, jamais il n'y eut. Ni hier ni aujourd'hui. L'amour te connaissait, mais tu ne voulus pas le croire. L'incompréhension de ta vie était devenue l'habit dans lequel tu aimais à te draper. Tu frissonnais ainsi de vulnérabilité et pour te protéger de la possible erreur, tu étais venue à ne plus croire à la plus humaine des vertus. Le destin était passé comme un souffle brûlant sur une terre si belle et il te laissa assoiffée. De siècle en siècle, des sources, tu crus en trouver au détour des chemins, mais jamais aucune ne te désaltéra. Autrefois, tu cherchais la vie comme une poésie, mais tu ignorais encore, enfant que tu es, qu'elle n'est qu'une poursuite sans fin dans laquelle l'humaine vanité jamais ne pourra se fondre. Dévêts-toi des oripeaux de tes erreurs, car l'inutilité est la plus humble de tes servantes.

Chaque chose a son être et pour le croire, il faut que tu saches que la vie est un conte et qu'un jour elle te sera confiée... »

À l'aube, le jour fera son lit dans le rêve de cette profonde nuit et, pour longtemps, se souviendra. Il était dit que cette nuit-là ne ressemblerait à aucune autre. Au réveil et d'un revers de pensée, la voix de la raison voulut réduire à néant tout ce qui lui avait paru intolérable. L'énigme des quatre lettres du Nom secret s'empara néanmoins de lui et le tenailla dès la première heure.



Au commencement, il était écrit qu'il y aurait une fable dont les paroles, sans fin, résonneraient aux parois de son existence. Une vieille dame avait apporté le souffle brûlant d'un rêve et sur ses mains ruisselait encore le souvenir de ses chaudes larmes. Mais qu'y avait-il de vrai dans les paroles entendues ? Toute affirmation exige d'être éprouvée au tamis du réel. Deux médecins extérieurs au palais décrétèrent que le mal dont il était atteint prendrait la voie probable d'un fatal dénouement. Le doute qui n'est pas la vie, sans gloire, mit un genou à terre. La mort, encore la mort, et cet autre horizon de la vie où l'esprit est devenu chair, et en retour, comme un appel, la chair une ultime pensée... Pourquoi la mort et non la vie, s'était-il écrié avec une infinie tristesse, et quel est celui parmi les hommes qui, sans broncher et à l'âge de vingt ans, est prêt à entendre la sentence d'une fin prématurée ? Personne, faut-il le craindre. Mourir sur un champ de bataille est une belle aventure, se disait-il, mais mourir dans un lit fait des souffrances d'une maladie lui parut être la pire des infamies.

Dans les jours qui suivirent, il se désespéra. La pensée qu'un voyage vers les rivages des mers du Sud lui apporterait le salut du corps pendant un temps le soutint. Mais faute d'une

sensible espérance, il commença à se sentir virtuellement condamné. Dans son esprit torturé, il finit par se persuader que plus rien ne le retenait au palais.



Au monastère, les jours se succédèrent ; ils eurent le visage anonyme et fermé de chacun des frères moines. Rien dans leur silence ne pouvait les distinguer les uns des autres hormis le livre cyclique des lectures de la Divine Parole. De la noria de silences et de prières, de cette machinerie aux rouages secrets, dont le mystérieux corollaire est l'éternité future de l'homme en Dieu, il ne retint que la litanie des jours qui se ressemblaient.

Comment mettre le feu de l'esprit aux jours d'une écriture posée sur les innombrables étagères d'une bibliothèque ?

Comment énumérer les jours adossés à des marches d'escalier dont les degrés usaient indéfiniment les siècles ?

Comment meubler les jours de cellules spartiates ?

Comment nourrir les jours d'un réfectoire presque carré où trônait une cheminée ornée de stucs dans les tonalités noir, gris et or figurant l'ordre, et que surmontaient les riches couleurs d'une toile de peintre ?



Face au défi séculaire du temps, il voulut de nouveau ponctuer les heures grises de son existence. D'une pensée à l'autre, il vint à refuser la nature d'un univers inexorablement circulaire, car symétriques étaient ses équations faites autant de silences que de prières. Le hasard des jours oscillait entre le zéro et le un d'un déséquilibrant système binaire, où Dieu lui-même personnifierait tout à la fois l'être et le néant. Il ne

voulut pas défendre plus longtemps un monde dont le mouvement ne serait produit que par l'immobilité d'une incomparable mécanique. Impatient à force d'ennui, il décida de repartir à la recherche du provocant hasard.

Au-delà de la terre, il y avait les cieux qui n'étaient encore pour lui que la promesse d'un espoir et, au terme de toute chose en ce monde, l'espoir d'une promesse. Sa réflexion argumenta que la religion était l'art abstrait de se poser des questions et qu'obtenir les réponses, c'était voir la vie dans tout ce qui naît, grandit et meurt sous le soleil. Mais comment entrevoir la paix en oubliant la guerre et envisager la vie en occultant la mort ? Comment d'autre part affronter un monde auquel il n'était pas préparé et qui peu à peu se mourait en lui ? La tragique pensée de la disparition physique le poussa plus à l'action qu'elle ne le conduisit aux autels. Ce qu'il ignorait, il le saurait, et ce qu'il négligerait, il finirait par l'apprendre. Par une foi qui se crut intrépide, il voulut esquisser en toute liberté le visage insaisissable d'un Dieu qu'on disait caché au milieu des hommes. Il attendit que ce jour soit et quand ce jour fut, il quitta le monastère. Du nord au Midi, long et difficile serait son chemin. Si Dieu est un écrivain, alors le hasard n'aurait de plume que le nombre et le nombre de miroir que la lettre. Les points et les virgules ne sont que respirations, car l'écrivain, au demeurant, se veut toujours vivant dans celui qui se propose de le lire. D'un cheminement à l'autre, il n'y aurait qu'un destin qui ne comprendrait pas toujours ses chaînes. Son âme était une énigme lente à se découvrir au jeu subtil et infini de l'ombre et de la lumière. Qui au-dedans de lui demandait enfin à parler ? Au fil du temps, des milliers de monologues seraient inlassablement tendus sur son parcours et voudraient anticiper les lointains arguments de voies pour l'heure impénétrables.